

Mailer, corrida avec l'Amérique

Tout au bout de la presqu'île du cap Cod, au point le plus à l'est des États-Unis, la côte forme un crochet semblable à un hamac lancé en travers de l'Atlantique. C'est dans la partie retirée de cette écharcure, au fond d'une anse abritée de la houle, que vit l'un des écrivains les plus célèbres d'Amérique. Loin de New York et du quartier de Brooklyn, où il a pourtant vécu une grande partie de son existence, Norman Mailer a jeté son dévolu sur un ancien bourg de pêcheurs du nom de Provincetown. Un village tranquille, du moins en dehors des mois touristiques, où des maisons de bois somment sur des carrés de pelouse éclairés par l'automne. Novembre, ici, prend parfois des couleurs glorieuses, réchauffées par un soleil roux qui allume des feux à la fourche des branches.

Norman Mailer, habitué des lieux depuis plus de cinquante ans, ne paraît jamais las de contempler

A soixante-seize ans, d'essai en article, de biographie en pure fiction, il n'a jamais cessé de s'empoigner avec la vie et avec son pays comme avec le plus terrible, le plus dense, le plus excitant des romans. Dernier chapitre en date avec un passionnant recueil de récits et de portraits

rait des vices, abîmerait sa beauté en s'administrant une drogue, affirme-t-il en riant. Et voilà que maintenant elle s'est vendue au gars le plus riche de la ville, l'argent est devenu son seul centre d'intérêt. Et moi, je me sens cocu.

Nul, mieux que lui, n'aura su déclencher les polémiques, mettre le doigt sur les plaies les plus culsantes, dire leur fait à ses compatriotes. Brassant les sujets (l'Égypte ancienne, Marilyn Monroe, Dieu, deux assassins, la guerre du Vietnam, le mouvement hippie) et les genres (du roman à l'essai, du journalisme à la biographie, de l'écriture au cinéma), il s'est évertué à être là où on ne l'attendait pas, à tenir le rôle du petit caillou dans la chaussure de l'Amérique. Quitte, parfois, à franchir les limites, à jouer le jeu de la provocation ou, même, à se lancer dans des bagarres qui n'étaient pas que de mots. En 1960, à l'aube d'une nuit de beuverie, il en vint à poignarder sa première femme, Adele Morales. Laquelle refusa de porter plainte, ce qui le sauva de la prison – et son œuvre avec lui. Plus tard, ses colères et les coups de poing dont il les assortissait volontiers firent les délices de la presse à

EL CAMPIOUTINE

combats, ces moments cruciaux où l'âme des luteurs monte en même temps que leur sang et leurs larmes. Le courage, qu'il soit physique ou non, est sans doute la qualité qu'il admire le plus. « Cela fait partie de mes croyances religieuses, dit-il avec une sorte d'espérance. S'il existe un Dieu, il doit placer le courage tout en haut de son échelle de valeurs, car c'est le moteur de la plupart des actions humaines. »

Des combats de boxe, des récits de corridas, il y en a plusieurs et de magnifiques – même pour les non-afficionados – dans le très passionnant livre qui vient de paraître sous le titre *L'Amérique*. Un gros ouvrage qui n'est, dans sa version française, que le condensé d'un livre plus volumineux encore, publié aux États-Unis sous le titre *The Time of Our Time*. A l'origine, Mailer avait conçu cet ouvrage comme un recueil d'articles écrits pour différentes revues nord-américaines, de préfaces et de lettres ouvertes, entrecoupés d'extraits de ses fictions. Publié en 1998, à l'occasion du cinquantième anniversaire des *Nus et les Morts*, l'ouvrage ne devait pas être une anthologie, mais une manière de retracer « l'histoire sociale et culturelle des cinquante dernières années », selon l'expression de l'auteur.

Pour des raisons pratiques, les extraits romanesques n'ont pas subsisté dans la version française. Ce qui rend moins palpable une dimension très importante de l'œuvre, que l'auteur affiche clairement : « Pour moi, il n'y a pas de différence entre fiction et non-fiction, explique-t-il, avant de préciser : Si vous écrivez sur un fait ou une période donnée, qui comporte cent éléments importants, l'historien en aura collecté, mettons, douze, et le romancier, qui est moins scrupuleux, quatre. Mais tous les deux auront écrit de la fiction, dans la mesure où ils auront imaginé la réalité. » Reste néanmoins un livre extraordinairement vivant et parfaitement romanesque, où l'auteur fait alterner des récits d'événements (les émeutes de Chicago en 1968), de conventions républicaines et démocrates, des portraits d'hommes politiques (par exemple Kennedy, Kissinger ou Nixon, troublants d'humanité) et des textes sur la boxe et la corrida. Le combat, encore et toujours.

Où passe la frontière entre journalisme et fiction, entre histoire et mise en scène ? L'un des « reportages » les plus fameux de tous les temps, publié au début des années 20 par George Orwell sous le titre *Une pensionnaire*, fit basculer en une nuit l'opinion des Anglais sur la peine de mort. Sans quitter sa position de spectateur apparemment objectif, l'auteur mettait en œuvre une subtile batterie d'impressions et de jugements qui le rapprochaient de sa qualité de romancier. Et romancier, Norman Mailer l'est profondément, y compris lorsqu'il travaille comme journaliste pour des revues comme *Esquire*, *Village Voice* (dont il fut l'un des fondateurs), *Harper's*, *Life* ou la *New York Review of Books*.

« Tout ce que j'ai écrit, souligne-t-il dans sa préface, s'inspire de mon sens de la valeur de la fiction. » Dans les cas où il parle de lui-même (épisodes qui peuvent être cocasses, comme le jour où il se fit passer pour un garde du corps afin d'assister à un dîner privé du Parti républicain), c'est sous le nom du « reporter » ou d'« Aquarius ». Le « je » se transforme en personnage de récit, observé de l'extérieur par un auteur dont le texte penche alors du côté de la fiction.

C'est donc en utilisant son œil de romancier que Norman Mailer veut montrer son époque, inciter le lecteur à en trouver le sens profond et l'esprit le plus intime. Mieux que la simple restitution des faits, la fiction permet de parvenir à la vérité. C'est d'ailleurs parce qu'elle approche de beaucoup plus près le noyau en fusion de la vérité (qui n'est pas seulement une donnée extérieure, mais une construction intérieure), que la fiction peut paraître aussi dangereuse. En lançant leur *fatwa* contre Salman Rushdie et non contre un journaliste, les ayatollahs iraniens en ont donné une cinglante démonstration. Une lettre de soutien à Salman Rushdie fait d'ailleurs partie du recueil de Norman Mailer.

Pourquoi, dans ces conditions, avoir fait des détours du côté du journalisme ? Une profession que Norman Mailer ne tient pas en haute estime, comme le montre un sanglant article paru dans *Esquire*, en 1963. Disons d'abord que le journalisme de Mailer n'en est pas un au sens ordinaire du terme, ne serait-ce que parce que sa célébrité l'a souvent conduit à jouer lui-même un rôle dans les événements qu'il rapportait. « Évidemment, je suis un journaliste qui bénéficie de grands avantages. Alors que la faute, le péché, la monstruosité du journalisme est que tout doit être écrit si rapidement, moi j'ai du temps. » S'il a frayé avec le métier de « reporter », c'est afin de remédier à une sorte de « crise d'identité » : « Lorsque je suis devenu célèbre, je me suis rendu compte que je courais le risque de devenir moins observateur qu'auteur, ce qui représente un appauvrissement en termes d'expérience. Et puis j'en avais un peu assez de la solitude du métier d'écrivain. »

Alors, sans cesser d'écrire des romans, M. Mailer a choisi des faits réels pour exercer ses talents d'un autre façon. Ses personnages, il les a sélectionnés parmi la galerie des portraits existants, de Jésus-Christ (L'Évangile selon le fils, Plon, 1998) à l'assassin de John Kennedy (Oswald. Un mystère américain, Plon, 1995). Et de livre en livre, de biographie en pure fiction, il n'a jamais cessé de s'empoigner avec la vie comme avec le plus terrible, le plus dense, le plus excitant des romans.

L'AMÉRIQUE
(The Time of Our Time)
de Norman Mailer
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Rabinovitch,
Plon, « Feux croisés »,
468 p., 169 F (25,76 €).

Dans sa maison tout au bout de la presqu'île du cap Cod, au milieu d'un pêle-mêle de bibelots, de tapis profonds, de toiles réalistes et des photos alignées de ses neuf enfants, Norman Mailer évoque les « contradictions » et les passions qui furent le puissant carburant d'une vie pleine de mouvement

PRIX MÉDICIS



CHRISTIAN OSTER

CHRISTIAN OSTER
MON GRAND APPARTEMENT

LES ÉDITIONS DE MINUIT



MINUIT

PRIX GONCOURT



JEAN ECHENOZ

JEAN ECHENOZ
JE M'EN VAIS

LES ÉDITIONS DE MINUIT



MINUIT